

# Bruno Dumont en état de grâce

L'auteur du « P'tit Quinquin » signe une comédie musicale sidérante sur l'enfance de Jeanne d'Arc

JEANNETTE, L'ENFANCE DE JEANNE D'ARC  
QUINZAINE DES RÉALISATEURS

Il ne faut pas se moucher du coude pour entreprendre d'adapter au cinéma la figure de Jeanne d'Arc. C'est qu'il y a des calibres, toutes époques et tous acabits. Méliès et DeMille, Dreyer et Rossellini, Bresson et Rivette, pour n'en nommer que quelques-uns. La Jeanne sidérante que vient de révéler, à Cannes, Bruno Dumont n'en sera pas moins inoubliable.

A l'échelle de la petite planète locale, le film, qui a déboulé dimanche 21 mai à la Quinzaine des réalisateurs, a fait l'effet d'une météorite survolant tout ce qu'on a déjà pu voir.

Il se trouve que l'auteur de ce film, défrichant depuis vingt ans une œuvre bressonienne, rageusement menée dans le Nord en compagnie des laissés-pour-compte du libéralisme triomphant, a inauguré depuis quelques années une révolution copernicienne qui, de film en film, ne cesse de cueillir les spectateurs par son inspiration, sa truculence, sa folie créatrice.

Après *P'tit Quinquin*, comédie policière surréaliste à se rouler par terre, après *Ma Loute*, film d'époque anarcho-farcesque mélangeant des stars bankables et des gueules cassées de l'ANPE locale, voilà que Dumont débarque aujourd'hui avec l'ovni *Jeannette*.

Soit une comédie musicale inspirée au plus près du texte par deux œuvres de Charles Péguy (*Jeanne d'Arc* en 1897 puis *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en 1910), chorégraphiée par Philippe Decouflé et mise en musique par Igorrr. D'emblée, constatons l'improbable rencontre que celle a priori suggérée par ces trois noms. Péguy, homme d'engagement total, figure problématique par excellence, patate chaude du politiquement correct, qu'on ne sait trop à quel saint vouer.

Socialiste libertaire et catholique fervent, dreyfusard militant

et nationaliste intransigent, homme de justice et tempérament de feu, styliste de génie et littérateur anti-moderne, brouillé avec la Terre entière, tombé au champ de bataille le 5 septembre 1914 à Villeroy. Philippe Decouflé, artiste impur et total, touchant au cirque et au mime, à la musique et à la vidéo, au strip-tease et à la marionnette. Igorrr (Gautier Serre), musicien hors norme, pratiquant un mélange guttural d'électro, de heavy metal et de musique baroque.

## Une épiphanie stylistique

Tout ceci s'assemble, sous la caméra de Dumont, autour de non-professionnels qui chantent en direct sur le plateau les textes de Péguy – exploite rarissime au cinéma – lequel plateau n'est autre que cette lande maritime battue par les vents telle que l'affectionne le réalisateur. L'action, divisée en deux parties, commence en 1425 avec l'enfance de Jeanne d'Arc. C'est à la naissance d'une vocation rebelle que nous invite à assister Dumont, à l'avènement d'une conscience qui se révolte contre le Mal, qui est à cette époque l'aliénation de la France et de son peuple, trahis pas les clercs, à la puissance anglaise.

Une série de dialogues merveilleusement habités confronte Jeannette à sa bonne amie Havviette, que soutient la foi simple du catéchisme, et à Madame Gerlaise, une nonne (que Dumont, facétieux et saugrenu comme il sait l'être, multiplie par deux jumelles), qui lui oppose les vertus de la résignation théologique. Puis une Jeanne adulte, plus résolue et brûlante que jamais, met à exécution ses desseins, trompant son père avec la complicité de son oncle, le film finissant son départ.

Une beauté très particulière, une puissance très étrange, proche et lointaine à la fois, hiératique et sauvage, ressort de ces scènes composées comme des vitraux ouverts aux quatre vents, sur lesquels le spectateur est invité à lire une Histoire qui



Jeanne Voisin et Lise Leplat Prudhomme (à droite), à Cannes, le 21 mai. STEPHAN VANFLETEREN POUR « LE MONDE ».

**Une beauté très particulière, une puissance très étrange, proche et lointaine à la fois, hiératique et sauvage, ressort de ces scènes**

charme son regard et pénètre son cœur. Ces vertus tiennent dans un mélange qu'on s'est bêtement résigné à croire impossible entre culture savante et culture populaire.

Autant de courts-circuits entre la langue de Péguy et la musique rock qui la met sur orbite, entre l'écriture musicale élaborée et les voix façonnées par la soupe anglo-saxonne qui les porte, entre la gaucherie des gestes et la sophistication chorégraphique qui en joue, entre le primitivisme des décors et la poésie maniériste qui fait y léviter les personnages. De ces collisions ad-

mirables, les acteurs sortent transfigurés, touchant, pour le coup, à ce qu'en religion comme en cinéma on appelle la grâce.

A l'instar de Péguy, Dumont signe une sorte de « Mystère cinématographique », inventant avec cette *Jeannette* ce que le philosophe Gilles Deleuze, fervent lecteur de Péguy et fin connaisseur de cinéma, désignait chez l'écrivain comme un « langage auroral ».

Tel est le sentiment qu'inspire le film. Une impression d'absolue nouveauté, une épiphanie stylistique. Aussi, un précis de fermeté et de dignité pour des

temps aussi empoisonnés que les nôtres, une démonstration que l'esprit souffle où il veut. Il resterait à préciser que ce film, comme il en fut de *P'tit Quinquin*, est d'abord une production télévisuelle qui trouvera sa place cet automne sur la grille d'Arte. Sa vocation cinématographique, à l'image de son modèle, ne fait pourtant aucun doute. ■

JACQUES MANDELBAUM

*Film français de Bruno Dumont. Avec Lise Leplat Prudhomme, Jeanne Voisin, Lucile Gauthier, Victoria Lefebvre (1h45). Sortie en salle prochainement.*

## Al Gore dérange encore

Onze ans après son premier documentaire, l'ancien vice-président revient à Cannes avec un autre film sur le changement climatique

### RENCONTRE

Al Gore est de ces gens dont les films sont systématiquement sélectionnés à Cannes. Certes, il n'en a fait que deux : *Une vérité qui dérange*, en 2006, et *Une suite qui dérange* cette année, qu'il est venu présenter sur la Croisette, comme il l'avait fait du premier il y a onze ans. L'ex-vice-président de Bill Clinton, l'homme qui aurait dû diriger les Etats-Unis le 11 septembre 2001 si la Cour suprême en avait décidé autrement, est aujourd'hui un vieux sage, dont les cheveux ont presque la couleur de la banquise qu'il voudrait empêcher de fondre, lui qui est devenu l'un des principaux commandants de la guerre contre le réchauffement global.

Interviewer Al Gore, c'est un peu comme regarder *Une suite qui dérange*, réalisé par Bonni Cohen et Jon Shenk. On est tout près d'un homme qui a façonné le siècle, mais il se garde bien de s'écarter de son propos, de se livrer. Le film le montre dans ses œuvres, formant des centaines de jeunes à la défense de sa cause, emmitouflé pour arpenter la banquise du Groenland veinée de ruisselets, chaussé de bottes en caoutchouc

pour patauger dans les rues de Miami inondées par la montée du niveau de l'océan.

S'il a décidé de se remettre en scène dans le rôle du prophète, Al Gore a infléchi son message : « *Ilya onze ans, le Festival de Cannes a puissamment aidé à faire entendre le message sur le changement climatique. J'ai appris à cette occasion qu'un film pouvait être le plus puissant outil pour entrer en communication avec les gens.* » Aujourd'hui il s'agit de pousser à l'action ces gens qu'on a alarmés en 2006.

### Plus technologique

Moins prophétique, plus technologique, *Une suite qui dérange* parle des succès technologiques en matière d'énergies renouvelables. « *Au moment d'Une vérité qui dérange, on était encore au début du développement de ces technologies*, explique l'ex vice-président. *Aujourd'hui, elles progressent aussi vite que les puces informatiques ou les écrans plats.* »

L'une des séquences les plus passionnantes du film montre Al Gore pendant la COP21 à Paris, en 2015. Il tente d'arracher la signature du représentant indien en convainquant SolarCity, la compagnie du magnat californien Elon

Musk, de céder gracieusement les brevets de ses nouvelles cellules solaires à l'Inde. Il est rare de pouvoir observer d'aussi près une prise de décision qui aura des conséquences immenses. Al Gore fait observer : « *L'Inde vient d'annoncer que son objectif était de passer au tout-électrique en matière d'automobiles d'ici à 2030* », soulignant ainsi que ses efforts parisiens n'ont pas fini de porter leurs fruits.

Contrairement à *Une vérité qui dérange*, qui se présentait comme un argumentaire, *Une suite qui dérange* est aussi le portrait du personnage central, qu'on voit comme un homme patient, qui se définit comme « *un politicien en voie de guérison* », mais garde les réflexes et le discours de son ancienne profession. « *Les réalisateurs, Bonni Cohen et Jon Shenk, m'ont suivi pendant deux ans, jusqu'à ce que j'oublie qu'ils étaient là. En découvrant le premier montage, j'ai découvert qu'ils avaient filmé des moments alors que je ne me souvenais plus qu'ils y avaient assisté.* » Mais quand on lui demande s'il serait prêt à ce qu'on consacre à sa personne tout un film, il retrouve sa prudence : « *Je ne vois pas qui ça pourrait intéresser.* » ■

THOMAS SOTINEL

## Les aliens ramènent l'humanité à l'état de brouillon

Kiyoshi Kurosawa invente une invasion extraterrestre originale

AVANT QUE NOUS DISPARAISSE  
UN CERTAIN REGARD

Maintenant que Kiyoshi Kurosawa a retrouvé le rythme qui fut le sien dans les années 1990, soit celui de deux films par an environ, tout se passe comme si, creusant de plus en plus intensément le sillon de ses obsessions, l'auteur de *Cure* (1997) en déplaçant ouvertement ou de manière infime les enjeux. Après son expérience française (*Le Secret de la chambre noire* (2016) et son angoissant *Creepy*, dont la sortie en salle en France est prévue en juin), voici l'incroyable *Avant que nous disparaissions*. Un film que l'on pourrait ranger au rayon, peu arpenté jusqu'à présent par le cinéaste, de la science-fiction, si la notion de genre cinématographique accolée à son œuvre avait une véritable pertinence.

*Avant que nous disparaissions* est l'adaptation d'une pièce de théâtre parodique imaginant une invasion extraterrestre particulièrement originale. Non seulement les aliens prennent forme

**Que devient-on lorsque les notions de travail, d'amour, de famille ou d'autrui sont effacées de votre conscience ?**

humaine en habitant le corps de personnes véritables déposées, dès lors, de leur esprit, mais ils ont également la capacité de « vider » de certains concepts, en appliquant un doigt sur leur front, le cerveau des Terriens qu'ils croisent. Que devient-on lorsque les notions de travail, d'amour, de famille ou d'autrui sont effacées de votre conscience ? Le spécimen d'une classe zoologique constituée d'étranges créatures incomplètes et infirmes, le brouillon d'une personne qui serait comme psychologiquement bâclée, inachevée.

Ici, le cinéaste, transformé en petit chimiste fou se livrant à de dangereuses expériences, retrouve

l'incroyable singularité de cette terreur proprement philosophique, mais aussi subtilement poétique, que suscitait la vision de ses films. Mais *Avant que nous disparaissions* déplace aussi la vision postmoderne caractéristique du cinéma du réalisateur, cette manière de représenter une espèce disparue ou en voie de l'être, une figure humaine devenue pure empreinte ou simple fantôme.

Enfin, le nouveau film en date de Kiyoshi Kurosawa ne serait rien sans cette science ahurissante de la mise en scène, cette alliance diabolique du cadre angoissant et de la bande sonore menaçante. En partant des situations les plus familières, le Japonais parvient toujours à susciter un effroi sans nom, à exprimer le sentiment d'une imminence de la catastrophe et du chaos, à isoler un sourd désir de mort inhérent à toute société, fusse-t-elle la plus policée du monde. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

*Film japonais de Kiyoshi Kurosawa. Avec Masami Nagasawa, Ryuhei Matsuda, Hiroki Hasegawa (2h09). Sortie en salle prochainement.*